



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HEUREUSE¹ NCONTRE,

OMÉDIE,

ACTE ET EN PROSE;

Mesdames R... &.....

*pour la premiere fois par les Comé-
diens Ordinaires du Roi, le 7
Mars 1771.*



R U X E L L E S,

N B E R G H E N, Imprimeur-Libraire,
de la Magdelaine.

DCC. LXXI.

Privilège de Sa Majesté.

F R A G M E N T D E L E T T R E.

..... Dans le climat éloigné où l'héroïsme de la tendresse maternelle vous a conduite, c'est en lisant notre ouvrage que vous apprendrez son succès. Nos lettres, mon Amie, seront réservées à des objets plus intéressans pour mon cœur & pour le vôtre.

Nous avions pensé que ce petit Drame dont la composition nous avoit amusées, pourroit peut-être amuser à la représentation; mais le Public, ou du moins une partie du public, lui fait tant de reproches, que ceux qui la composent sont sûrement bien loin de s'y être divertis: car je ne croirai jamais qu'on puisse se résoudre à trouver mauvais ce qui nous affecte agréablement.

On blâme d'abord le choix du sujet; (on ne peut pas savoir l'occasion & le défi qui ont donné naissance à cette Piece.) „ Des Paysans, des Soldats, „ dit-on; comment peut-on exposer de pareils êtres „ sur la Scène Française?

Sans chercher à nous défendre sur cet article, il me souvient qu'un jour où nous causions ensemble, nous crûmes voir qu'au lieu d'aggrandir le champ

théâtral, on sembloit avoir pris à tâche de le retrécir. Le bon Moliere ne refusoit aucun masque, Médecin, Philosophe, Maître à Danser, Marquis, Fagotier, Bourgeois, Paysans, Valets, &c. tous les états; toutes les conditions, tous les âges, offroient leurs ridicules à ce génie immortel, dont le pinceau les exprima tous avec autant de force que de vérité. Regnard & Dufresny, qui suivirent ses traces, s'ôtèrent déjà de ses ressources, & choisirent parmi les personnages de Moliere dont ils rebuterent plusieurs; Dancourt & Marivaux, ce dernier sur-tout, ne gardèrent que les Paysans & les Valets; Destouches & la Chaussée se sont presque réduits aux Valets; à présent les Valets mêmes sont à-peu-près exclus de nos Comédies modernes; on ne nous montre que des gens de qualité, des Comtes, des Barons, qui sont fort élégans, prodigieusement spirituels, mais nécessairement froids à la longue, parce que des Epigrammes, des saillies, quelque vives qu'elles soient, laissant le cœur sans intérêt, finissent par fatiguer l'esprit, & laisser l'attention. D'un autre côté, les Grands ne sont jamais comiques pour les spectateurs. Accoutumés à respecter l'homme, nous ne saurions mépriser sa conduite, ni nous moquer de ses sottises : on sourit d'un trait qui lui échappe, mais c'est en quelque sorte d'un sourire de complaisance, tel que celui que nous arracheroit sa présence, & bien diffé-

rent de ce rire inextinguible qu'excite en nous Sganarelle forcé de se reconnoître pour Médecin ; la Servante de M. Jourdain , poussant une botte à son Maître ; Scapin à genoux confessant ses friponneries , &c. D'ailleurs , de quels avantages on se prive du côté de la vraisemblance & de la variété ! Vous l'avouerez-je ? en réfléchissant sur tout ceci , je serois portée à me persuader , que ce sont moins les charmes de la musique ou de la mode , que la naïveté , & la vérité frappante de quelques Scènes de presque tous nos Opéra-Comiques , qui conduisent la foule aux Italiens.

Quoiqu'il en soit , m'allez vous dire , si le sujet a déplu , on aura pu l'excuser en faveur des détails , ou bien on aura jugé l'un & l'autre moins sévèrement en pensant au sexe des Auteurs.

Sans doute on a eu de l'indulgence : mais en a-t-on eu assez ? Et les Critiques ont-ils tenu la balance bien juste ? Ils prétendent que le Dialogue est rempli de choses triviales , & que le rôle du Sergent est pitoyable.

Est-ce bien là le sentiment du Public ? Dans toutes les Langues il est deux classes d'expressions & de tours , pour rendre les mêmes choses. Les uns sont nobles ; ce sont ceux qui sont employés par les gens de distinction : les autres passent pour bas & triviaux ; ce sont ceux qui sont à l'usage du peuple , & des

personnes du dernier étage. Lorsque dans la Force du Naturel de Destouches, Julie parlant à celle qui se croit sa mere, dit du Comte d'Orenville.... Comme il est pour m'avoir. La mere a raison de répondre : le beau terme! La fille d'une Marquise doit s'exprimer d'une maniere différente; mais la fille d'une Fermiere peut, ou même ne doit pas parler autrement. Ces expressions familiares, ces proverbes usés, que nous avons affectés, sont en effet du style trivial; mais le style trivial est le langage naturel; quelqu'un a dit, je crois, le sublime du Paysan : peut-on nous faire un crime de ce que nos Auteurs s'énoncent naturellement? Quant au rôle du Sergent, si les raisons nous manquoient pour le justifier, nous aurions au moins des exemples en quantité : les raisonnemens du Médecin malgré lui, le Francisque de la Ceinture Magique, le Pasquin du Glorieux, & tant d'autres. La source du plaisant est dans le contraste des discours, celle du comique est dans le contraste des situations. D'après ce principe, notre caricature auroit pu faire rire; & nous sommes excusables de nous l'être imaginé, quoiqu'elle ait manqué son effet.

A présent, je vais vous faire en deux mots l'histoire de nos divers succès. Le premier jour l'Heureuse Rencontre fut assez bien reçue, elle le fut mieux encore le second; le troisième elle alla on ne peut plus mal; j'en demande pardon à notre Parterre, mais un mot

entendu de travers, une phrase sottement interprétée, une mauvaise pointe, ne doivent pas décider du sort d'un ouvrage. Les deux représentations qui ont suivi cette troisième avoient, m'a-t-on assuré, de quoi flatter un Auteur difficile. Les Vacances l'ont interrompue, on doit la reprendre après Pâques.

Quelques Juges, certainement trop faciles, ont dit que les Scènes étoient assez bien liées, qu'il y avoit de la simplicité dans la conduite, & de la gaieté dans le Dialogue, que les caractères étoient vrais, le style simple, & le dénouement heureux. Ceci ressemble trop à des complimens, pour que nous puissions croire qu'ils soient sincères; nous sommes bien persuadées que nous ne méritons d'éloges, que ceux que l'on doit, si l'on en doit, au desir d'en mériter.

Voilà tout ce que j'avois à vous mander sur ce chapitre. Comme j'ai été prolix! Et tout ce verbiage auroit rempli une des lettres que j'écris à mon Amie!



A C T E U R S.

V I N C E N T.

Madame V I N C E N T.

L A U R E N C E, Fille de Vincent.

V A L E N T I N.

U S T A C H E, Soldat, Fils de Vincent.

L E S E R G E N T.



L'HEUREUSE RENCONTRE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

V I N C E N T, *seul.*

CE que c'est que la vie ! Ah ! vivre, c'est avoir du souci, de l'embarras. Quand j'étois garçon, j'étois amoureux, ma Maîtresse ne vouloit pas m'écouter, elle me faisoit donner au Diable. Je l'épousai ; & depuis, à mon tour, je ne l'écoute gueres ; elle me fait damner, c'est cent fois pis. Nous travaillons toute l'année, & au bout vient une mauvaise récolte. La grêle abyme nos vignes, le raisin coule, ou il pourrit. Cependant il faut manger, il faut boire sur-tout. Et le Seigneur, & le Décimateur, & le Collecteur.... Pauvre moi ! Pauvre Vincent ! Que de peine ! Et puis mourir ! J'avois un garçon, un fainéant, un libertin, il s'est engagé : on me mande que les troupes l'ont rangé.

10 L'HEUREUSE RENCONTRE,

Il est Am... Am... Anspessade ; à la bonne heure , il se poussera. Mais sa sœur , la petite friponne ! S'amouracher d'un jeune godelureau , qui , à la vérité , n'est pas laid , mais voilà tout , qu'on ne connoît ni d'Eve , ni d'Adam , qui n'est rien que le garçon laboureur du compere Médard.... Et elle veut l'épouser ; je ne le souffrirai mordi pas.... Tandis que son frere s'avance , qu'il peut devenir Général , Corporal , que fais-je ? Le bel honneur d'avoir pour beau-frere le Valet du Compere ! Oh ! nous allons voir , nous allons voir.... Laurence , eh ! Laurence.

S C E N E II.

VINCENT, LAURENCE.

LAURENCE.

PLAIT-IL, mon pere ?

VINCENT.

C'est aujourd'hui Dimanche : as-tu été chez ton parrein ?

LAURENCE.

Oui, mon pere.

VINCENT.

Et par où as-tu passé pour aller chez ton parrein ?

LAURENCE.

Derriere la Maison du compere Médard.

VINCENT.

Et ne t'avois-je pas défendu de passer par-là ?

LAURENCE.

Vous m'aviez défendu de passer par-devant.

VINCENT.

Et vous avez donné le bras à M. Valentin ?
N'est-ce pas ?

LAURENCE.

Pardonnez-moi, mon pere.

VINCENT.

Vous mentez, Laurence, vous mentez ; cela se lit dans vos yeux.

LAURENCE.

Ah ! mon pere, je vous fais excuse : je ne lui ai pas donné le bras, il me l'a pris malgré moi.

VINCENT.

Et que vous a-t-il dit, s'il vous plaît, pendant le chemin ?

LAURENCE.

Je n'en fais rien. Comme vous ne voulez pas que je lui parle, je n'ai pas osé l'écouter, parce que je n'aurois peut-être pas pu m'empêcher de lui répondre. Pourtant, j'ai entendu qu'il me disoit : „ Laurence, vous ne m'aimez plus ; eh bien ! je „ m'en irai ; mais dites-moi ce que je vous ai fait “. Je l'ai regardé, il avoit les larmes aux yeux ; & comme il m'a demandé si j'irois sous les ormes avec les autres aujourd'hui, je lui ai ferré la main.

VINCENT.

Ouais !..... Et voilà comment les filles sont obéissantes ! Il me prend envie de..... (*Il fait semblant de la vouloir frapper.*) Mamefelle, je vous défends d'aller à la danse cet après-midi, entendez-vous ?..... Et si vous y allez..... vous savez de quel bois je me chauffe. Rentre à la maison aider ta mere à faire le ménage ; va, marche. (*En la regardant aller.*) Oui, oui, pleure, va.

S C E N E III.

V I N C E N T, *seul.*

JE ne connois rien d'aussi têtue qu'une fille amoureuse. La mienne seroit capable de quelque folie. J'aurai beau faire, ils se parleront toujours. Il n'y a qu'un moyen : il faut que son Valentin parte. Quand elle ne le verra plus, elle ne l'aimera plus. Ah ! si mon garçon que j'attends étoit ici, qu'il le feroit bien dénicher ! Car d'en parler au compere Médard, c'est peine perdue ; il dit que c'est un bon travailleur, qu'il en est content ; il veut que je lui donne ma fille.

S C E N E IV.

VINCENT, Madame VINCENT.

Madame V I N C E N T.

QU'AVEZ-VOUS donc fait à notre fille, Vincent ? Je l'ai laissée appuyée sur la table, la tête dans ses mains : cette pauvre enfant se désole.

V I N C E N T, *brusquement.*

Tais-toi, toi, & ne viens pas me casser la tête avec ta fille.

Madame V I N C E N T.

Vous êtes trop rude, mon mari.

V I N C E N T, *contrefaisant sa voix.*

Et vous trop douce, ma femme.

Madame V I N C E N T.

Il ne faut pas conduire ainsi la Jeunesse.

V I N C E N T.

Qu'est-ce à dire, il ne faut pas? Vous voilà bien plaisante avec vos avis! Et pour qui me prend-on ici? pour un Jean de Nivelles? Voyons, réponds : est-ce ma fille? tu n'oserois me dire que ce ne l'est pas. Le Charbonnier est maître dans sa cabanne, la dixme est au Curé, la taille au Roi; & jarni, puisque c'est ma fille, j'en suis le maître; & je suis ton maître aussi, parce que tu es ma femme.

Madame V I N C E N T.

Mais vous n'êtes pas son maître pour lui faire du mal, peut-être?

V I N C E N T.

Qu'appelles-tu, faire du mal? J'ai eu envie de lui donner quelques soufflets : est-ce que cette envie lui a fait du mal, quand je ne l'ai pas touchée?

Madame V I N C E N T.

Mais vous lui avez dit quelque chose qui lui a fait de la peine?

V I N C E N T.

Eh! oui, je lui ai défendu de voir son Amoureux; la pauvre petite! va la consoler, va. Fais mieux, cours chercher son Valentin, il l'empêchera de pleurer. Jarnonce, ma femme, si vous aviez bien rempli les devoirs d'une bonne mère, cela n'arriveroit pas.

Madame V I N C E N T.

Mais c'est vous qui êtes cause qu'elle l'aime.

14 L'HEUREUSE RENCONTRE,
V I N C E N T.

Comment! c'est moi! En voici bien d'une autre: quand je lui défends de le voir, de lui parler, c'est moi qui suis cause qu'elle l'aime?

Madame V I N C E N T.

Oui, justement. Tenez, votre fille n'y songeoit pas; vous avez été la tracasser; Valentin par-ci, Valentin par-là; il est joli, elle y a fait attention; vous avez voulu empêcher ce jeune homme de venir chez nous, votre fille a fait tout ce qu'elle a pu pour le voir; il l'a demandée en mariage, vous l'avez refusé, elle en a tout-à-fait raffolé. Ainsi vous voyez bien que.....

V I N C E N T.

Ainsi je vois bien que la fille n'est qu'une petite entêtée, & la mere une fotte & une babillarde.

Madame V I N C E N T.

Mon Dieu! Vincent, comme vous me parlez? Vous ne m'auriez pas dit cela il y a vingt-cinq ans.

V I N C E N T.

Vingt-cinq ans, vingt-cinq ans..... peut-on se souvenir de vingt-cinq ans, & camper toujours cela au nez des gens? J'étois un nigaud il y a vingt-cinq ans, & je ne le suis plus. Je croyois qu'un femme étoit toujours douce, toujours bonne, toujours complaisante; mais ouiche! tu creverois plutôt que de ne pas venir m'ergotter, me contrecarrer, me faire tourner la cervelle.

Madame V I N C E N T.

Je ne vous fais rien, Vincent, si j'ai raison.

V I N C E N T.

Comment! ce n'est donc rien d'avoir raison con-

tre ton mari? Mais écoute une fois, comme en cent : vous aurez beau, ta Laurence & toi, venir me corner aux oreilles, c'est ceci, c'est cela, patati, patata; c'est ma fille, je suis son pere; je la marierai comment, & quand il me plaira; & ce ne fera pas avec Monsieur Valentin.

SCENE V.

Madame VINCENT, VINCENT,
LAURENCE.

LAURENCE.

MON pere, mon pere! voilà mon frere Ustache.

VINCENT.

Ton frere Ustache? & où est-il, où est-il?

LAURENCE.

Il vient vous trouver, il pose son havresac sur le coffre : tenez, le voilà.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, USTACHE.

VINCENT.

HÉ! bon jour, mon garçon; bon jour, mon pauvre Ustache. Viens, que je t'embrasse.

Madame VINCENT.

Viens, que je te serre dans mes bras. Que je suis aise de te voir!

16. L'HEUREUSE RENCONTRE,

U S T A C H E.

Bon jour, mon pere, bon jour, ma mere : je suis bien-aîsé aussi de vous embrasser.

V I N C E N T.

Et comment te portes-tu mon enfant? Vois, notre femme, comme il a grandi! Eh! bien, que dis-tu de l'armée? c'est une belle chose, n'est-il pas vrai? oh! tu me conteras tout ce que tu as vu; car j'aime qu'on me conte, moi. Mais à propos, es-tu venu à pied?

U S T A C H E.

Oui, mon pere.

V I N C E N T.

Comment! tu es Anspeffade! est-ce que tu n'as pas encore un carosse?

U S T A C H E.

Pas tout-à-fait encore, mon pere; mais il ne faut pas que cela vous étonne. J'ai fait route avec mon Sergent, qui est plus que moi dans la Compagnie : il a profité, comme votre fils, de la commodité du chemin.

V I N C E N T.

Vous êtes venus à pied? pauvres Diabes! Et pourquoi ne l'as-tu pas amené chez nous, ton Sergent?

U S T A C H E.

Il y viendra, mon pere : mais il s'est arrêté au premier bouchon pour s'y habiller. Dame! c'est que c'est un grivois!... C'est qu'au Régiment, il étoit toujours avec les Officiers : il a étudié, il fait des livres par cœur; & puis il vous fait des contes, il faut l'entendre : c'est à mourir de rire.

V I N C E N T.

VINCENT.

Bon, tant mieux, il nous amusera. Mais dis-moi : puisqu'il est si grand ami des Officiers, pourquoi a-t-il quitté le Régiment?

USTACHE.

D'abord, il a un congé de semestre, & son pays n'est pas loin d'ici; ensuite, il est chargé de faire recrûe : nous verrons.....

VINCENT.

Il y a de la Jeunesse ici : quand on te verra comme tu es, cela tentera. Moi, j'aime qu'on aille servir le Roi, & si j'étois jeune encore.... je voudrais sur-tout un beau nom de guerre. A propos, dis-moi un peu le tien.

USTACHE.

Je m'appelle la Valeur, & voilà pourquoi tout le monde m'aime dans le Régiment. Mais, mon pere, savez-vous que nous n'avons pas mal marché ce matin; est-ce qu'on ne boit plus dans notre pays?

VINCENT.

Ah! ah! Monsieur Ustache, vous ne laissez rien dans le verre, à ce que je vois : allons, allons, je t'en aime mieux, tu tiens de ton pere. Viens, mon fils, viens; il nous reste un tonneau de vin vieux, & morguienne, nous le mettrons à sec avant que tu t'en ailles. Ecoute, toi, Laurence; tu t'en iras chercher ce Monsieur Sergent à son Auberge, dans une demi-heure, pas avant, entends-tu? parce que, quand on a des étrangers, il faut faire attention à eux, & je veux jaser sans gêne avec mon fils, dans ces premiers momens; & sur-tout tu n'iras pas à la danse, non.

USTACHE.

Pourquoi donc, mon pere?

B

18 L'HEUREUSE RENCONTRE,
V I N C E N T.

Je te le dirai tantôt.

S C E N E VII.
L A U R E N C E, *seule.*

JAi bien du plaisir à revoir mon frere; mais je n'ose pas rentrer dans la maison, parce que mon pere va lui parler de Valentin & de moi; cela me feroit honte, me feroit peut-être pleurer. J'ai envie, en attendant que j'aïlle à cette Auberge, d'entrer dans le jardin pour y faire un bouquet..... Oh! non, je ne verrai pas Valentin. Ah!. si je pouvois le rencontrer en passant par le village! Le cœur me bat d'y penser; mais il sera à la danse, il croit que je m'y trouverai. Je n'irai pas, mon pere me l'a défendu; j'en suis bien mortifiée. Ce n'est pas que je me soucie de danser, & si Valentin n'étoit pas sous l'ormeau.... Comme je m'ennuie! comme je défobéirois à mon pere, si je..... mais non..... Valentin lui-même m'en sauroit mauvais gré. Je suis bien sûre qu'il est triste aussi, lui. Triste.... peut-être je me trompe, peut être que Rosette qui lui fait les yeux doux, l'a fait asseoir à côté d'elle, peut-être il tient sa main dans les siennes, peut-être qu'il danse avec elle. Ah! Valentin, je n'en ferois pas tant moi, & si vous n'étiez pas d'une assemblée, assurément on auroit beau me venir prier, je refuserois toute le monde. (*appercevant Valentin.*) Ah!



SCENE VIII.

VALENTIN, LAURENCE.

LAURENCE.

C'EST vous!

VALENTIN.

Oui. Cela vous étonne, Mademoiselle Laurence?

LAURENCE.

Non; je songeois à vous. Mais Valentin allez-vous-en; si mon pere venoit.... Si mon frere qui vient d'arriver fortoit....

VALENTIN.

Votre frere est arrivé! Ah! que j'en suis joyeux! Vous m'avez dit qu'il vous aimoit, je ferai en sorte qu'il m'aime aussi, & s'il pouvoit gagner Monsieur Vincent....

LAURENCE.

J'y ai déjà bien pensé; mais, je vous en prie, allez-vous-en. Je tremble que l'on ne vous apperçoive.

VALENTIN.

Je vais vous obéir. Je vois bien que vous n'avez plus de plaisir avec moi.

LAURENCE.

Ah! si je n'en avois pas.

VALENTIN.

Vous en avez! Laurence, ma chere Laurence, laissez-moi vous voir, vous parler, laissez-moi res-

B ij

20 L'HEUREUSE RENCONTRE,

pirer ; car je ne suis bien qu'où vous êtes ; tenez ,
approchons-nous de cette palissade ; je me mettrai
derrière ; si quelqu'un paroît , nous le verrons , je
m'éloignerai ; ayez pour moi cette complaisance.
Hélas ! si je n'étois soutenu par l'espérance qu'un
jour nous adoucirons votre père , je serois mort de
chagrin.

L A U R E N C E.

Adoucir mon père !... je ne ferai pas si heu-
reuse.

V A L E N T I N.

En me disant cela , vous faites croître ma peine ,
ma Laurence : j'ai fait parler à Monsieur Vincent :
je veux tout essayer ; je lui parlerai moi-même ; je
le prierai à genoux ; c'est votre père , il doit avoir
un bon cœur ; je l'attendrirai , il m'accordera sa fille.

L A U R E N C E.

Et s'il vous refuse ?

V A L E N T I N.

S'il me refuse , je m'adresserai à votre frère , je
lui dirai de m'engager , nous irons à la guerre en-
semble , & j'espère que quelque bon coup de fusil
me débarrassera de ma tristesse ; si pourtant , quand
je serai loin d'ici , la tristesse me laisse assez de temps
en vie ; car tenez , Laurence , quand je songe qu'il
faut vous quitter , mon poulx ne bat plus , j'ai froid
par tout le corps.

L A U R E N C E.

Valentin , mon pauvre Valentin !

V A L E N T I N.

Ma chère Laurence !... vous pleurez !

L A U R E N C E.

Ah ! si j'étois ma maîtresse . . .

VALENTIN.

Eh bien ?

LAURENCE.

Vous ne me devinez pas ?

VALENTIN.

Si c'est ce que je devine, dites-le-moi tout haut, ne craignez pas de me faire trop de plaisir.

LAURENCE.

Eh bien ! si j'étois ma maitresse, Laurence seroit à vous.

VALENTIN.

Grand Dieu ! Et après cela je suis encore malheureux ! Oh ! oui, plus malheureux que je n'étois. Ah ! Laurence, peut-être je n'aurai jamais le bonheur de vous voir ma femme, vous serez celle d'un autre ; il vous aimera, pourroit-il ne pas vous aimer ? Mais jamais il ne vous aimera comme moi.

LAURENCE.

Valentin, qu'est-ce que vous avez le courage de me dire ? La femme d'un autre que vous ! Non, non, rien ne m'y feroit résoudre. Eh ! que m'importe, quand il m'aimeroit autant que vous ? Je ne l'aimerois pas, moi.

VALENTIN.

Que dit votre mere ?

LAURENCE.

Elle nous plaint, & voudroit pouvoir nous servir ; mais mon pere ne l'écoute pas.

VALENTIN.

Mais pourquoi ne veut-il pas de moi ?

LAURENCE.

Je n'en fais rien.

B iij

22 L'HEUREUSE RENCONTRE,
VALENTIN.

Je vous ai dit, Laurence, d'où j'étois. Ma famille est à son aise. Vous savez bien que sans vous je ne serois pas garçon laboureur. Mon pere m'aime, & d'autant plus que mon autre frere, que l'on vouloit faire Prêtre, est allé à la guerre depuis dix ans. Mon pere sera bien-aise de me voir marié. Je n'ai pas parlé de tout cela à Maître Médard, parce qu'il voudroit déjà que j'épousasse sa fille; mais je verrai Montlieur Vincent, & je lui conterai tout.

LAURENCE, *appercevant son pere.*

St. Le voilà qui sort avec mon frere. Enfoncez-vous dans ces halliers, & vous vous montrerez quand il sera seul.

S C E N E IX.

LAURENCE, VINCENT,
USTACHE.

VINCENT, *à Laurence,*

QUE fais-tu là?

LAURENCE.

Rien mon pere.

VINCENT.

Oh! je le crois bien, c'est ta coutume. Tiens, Ustache, voilà ta sœur; il y a quelque temps qu'elle étoit gentille, soigneuse, s'occupant toujours. Quand je rentrois à la maison, elle me venoit sauter au cou : „ mon pere, voulez-vous boire? Je vais tirer du vin. Mon pere, vous avez chaud, prenez garde de vous enrhumér „. Elle couloit,

filoit, tricotoit, avoit l'œil sur la basse-cour; elle cherchoit à me soulager en tout, dans les semailles, dans le sarclage, dans les moissons, mais depuis que Monsieur Valentin, le garçon du compere Médard lui fait la cour, ce n'est plus rien de tout cela. Elle ne me regarde non plus qu'un chien; son ouvrage lui tombe des mains, quand elle reste à la maison: s'il faut aller aux champs, elle n'y va qu'en dandinant; tout ce qu'elle fait, c'est cahin, caha. Je ne l'ai vu travailler de cœur qu'un jour de ces vendanges; il est vrai que Valentin étoit des nôtres. Elle gronde toute la semaine, & si le Dimanche elle est un peu plus gaie, c'est que....

LAURENCE.

Mon pere, voulez-vous que j'aille querir ce Monsieur qui est venu avec mon frere?

VINCENT.

Oui. Va, & tâche de te dépêcher.

SCENE X.

VINCENT, USTACHE.

USTACHE.

DITES-MOI, mon pere, qu'est-ce que ce Valentin?

VINCENT.

Je te l'ai déjà dit, c'est le garçon laboureur du compere Médard.

USTACHE.

Mais est-ce que....

B iv

24 L'HEUREUSE RENCONTRE,
V I N C E N T.

Oui, il est amoureux de ta sœur, &, entre nous, je crains fort que....

U S T A C H E.

Comment ventrebleu! Ah! tête, ah! mort! vertu sang bieu, ma sœur....

V I N C E N T.

Eh! finis, tu me fais peur; ta sœur est sage.

U S T A C H E.

Et combien y a-t-il de temps qu'ils se connoissent?

V I N C E N T,

Il y a neuf ou dix mois.

U S T A C H E.

Neuf ou dix mois! ah! cent diables.....

V I N C E N T.

Finis, te dis-je, ta sœur est sage, j'en mettrois la main au feu. Mais, vois-tu! je serois fâché qu'elle se lassât de l'être, & je voudrois bien que la première fois que Valentin se trouvera avec elle, tu lui fisses.....

U S T A C H E.

Oui, je lui passerai mon épée au travers du corps.

V I N C E N T.

Non; je voudrois.....

U S T A C H E,

Oui, je lui couperai seulement le nez & les oreilles.

V I N C E N T, *s'impatientant.*

Eh! non; je voudrois.....

USTACHE.

Oui, je ne ferai que lui casser les bras.

VINCENT.

Veux-tu te taire, maudit bavard, & laisser parler ton pere?

USTACHE.

Ah! parlez, parlez.

VINCENT.

Je t'ai tiré en particulier pour ne pas te dire cela devant ta mere, qui le diroit à sa fille, qui le diroit à son amoureux. Je voudrois.....

USTACHE.

Oui, je.....

VINCENT *le regarde, & dit d'un ton fâché :*

Oui, je..... hum. (*D'un ton radouci.*) Je voudrois que la premiere fois qu'ils se trouveront ensemble, tu fisses peur à ce Valentin, & qu'il désertât le village.

USTACHE.

Attendez.... comment est-il bâti? est-il grand? a-t-il bien cinq pieds & quelques pouces?

VINCENT.

Oui, oui.

USTACHE.

Eh! bien, laissez faire; nous l'engagerons, & je le ferai partir pour le Régiment.

VINCENT.

C'est bien dit, tu as raison. Ne t'inquiète pas: le beau premier moment qu'ils se parleront, je t'avertirai. Rentre le premier, afin que ma femme n'ait point de soupçons.

26 L'HEUREUSE RENCONTRE,

U S T A C H E.

Un moment. Il me vient une idée : vous ne voulez pas donner ma sœur à quelque manant, peut-être ?

V I N C E N T.

Non, non pas.

U S T A C H E.

J'ai envie de tâter mon Sergent à ce sujet : qu'en pensez-vous ? C'est un luron, je vous l'ai déjà dit, il fera son chemin ; & vous auriez la satisfaction d'avoir un jour dans votre famille deux hommes avancés au service, ce qui ne seroit pas une petite gloire. Si ce mariage réussissoit, je pense que ce seroit une bonne affaire.

V I N C E N T.

Eh ! mais oui. oui, pas mal raisonné. Allons, fais à ta fantaisie ; je t'en donne la permission. Mais ne me mets pas trop à découvert, en cas de refus.

U S T A C H E.

Laissez, laissez-moi faire : mille z'yeux ! je ne suis pas un sot.

V I N C E N T.

En effet, je te trouve plus d'esprit qu'à ton ordinaire : fais donc ce que tu voudras, & rentre d'abord.

S C E N E X I.

V I N C E N T, *seul.*

P A T I E N C E, Monsieur Valentin. Laurence ne fera pas pour vous. Nous vous procurerons un habit qui ne vous coûtera rien ; & vous irez ailleurs faire le beau.

SCENE XII.

VINCENT, VALENTIN.

VINCENT.

D'Où diantre est-ce que vous sortez ?

VALENTIN.

Je viens, Monsieur Vincent.....

VINCENT.

Vous venez..... quoi faire ? Qu'est-ce que vous voulez ?

VALENTIN.

Je desirerois vous dire un mot.

VINCENT.

Et moi je vous ai dit de ne pas mettre les pieds chez nous : je n'ai rien de plus à vous dire.

VALENTIN.

Je vous en prie, un mot, Monsieur Vincent.

VINCENT.

Dites-moi donc adieu ; car je vous laisse.

VALENTIN.

Je vous en conjure, écoutez-moi.

VINCENT.

Allons, voyons donc, qu'y a-t-il ?

VALENTIN.

Vous êtes fâché contre moi, je ne vous ai pourtant jamais rien fait.

28 L'HEUREUSE RENCONTRE,

V I N C E N T.

Pardi, je vous le conseillerois; essayez pour voir de me faire quelque chose, je vous montrerai si j'ai les bras gourds. Est-ce tout?

V A L E N T I N.

Maître Médard vous a parlé, Monsieur Vincent?

V I N C E N T.

C'est pour cela que vous m'arrêtez? J'ai fait réponse.

V A L E N T I N.

Mais, Monsieur Vincent.....

V I N C E N T.

Mais, Monsieur Valentin, savez-vous que je vous trouve singulier de vouloir épouser Laurence, qui est ma fille & la sœur d'un Anspessade.

V A L E N T I N.

Je voudrois être le fils d'un Prince, pour que vous ne me la refusassiez pas.

V I N C E N T.

Je ne suis pas sûr si je vous la donnerois, fussiez-vous..... on ne connoît pas tant seulement votre pere.

V A L E N T I N.

Monsieur Vincent, je n'ai pas voulu le dire à votre compere Médard; mais je vais vous avouer tout. Mon pere demeure à Varicour, à cinq lieues d'ici; c'est un des gros Fermiers de l'endroit. Il y a dix mois que je vins à la fête de ce village: je vis Mademoiselle Laurence, & d'abord je sentis que tout le contentement de ma vie dépendoit de l'avoir pour femme. Je revins chez nous, je ne pouvois plus que penser à elle; je ne mangeois plus, je ne buvois plus.

V I N C E N T , *d'un ton radouci.*

Vous ne buviez plus , Monsieur Valentin ?
Vous voulez m'attendrir ; mais je vous avertis qu'il
n'en fera rien. Cependant , continuez.

V A L E N T I N .

Pour m'achever , mon pere vouloit me faire épou-
ser une fille avec laquelle j'avois tenu un enfant.
Je me sauve de la maison , & je me rendis ici tout
droit. A votre refus , je me mis garçon de maître
Médard. J'eus d'abord beaucoup de peine à par-
ler à votre fille : quand j'étois avec elle , je ne sa-
vois que lui dire ; mais enfin , je m'enhardis , &
après un long temps , je fus assez heureux pour
qu'elle consentît que je vous la fisse demander. Ac-
cordez-la moi , Monsieur Vincent. Un de mes amis
m'a fait avertir que mon pere consentira à tout ce
que je voudrai. Je ne vous demande ni dot , ni bien ;
je ne veux qu'elle.

V I N C E N T .

Comment l'entendez-vous , ni dot , ni bien ? Est-ce
que vous ne la croyez pas légitime ? Apprenez
qu'elle a son trousseau , deux journaux de terre ,
& cent écus dont sa grand'mere l'a fait héritiere.....
J'aime ma fille ; & , le jour de ses nœces , la terre &
l'argent appartiendront à son mari.

V A L E N T I N .

Eh bien ! Monsieur Vincent , je prendrai le trouf-
seau , la dot , le bien ; tout ce qu'il vous plaira.
Vous aimez Laurence ; peut-être ne voulez-vous
pas qu'elle vous quitte ; eh ! bien , nous demeure-
rons ensemble. Je vous servirai deux , trois , qua-
tre , cinq , six ans. Il ne me faudra point de ga-
ges ; vos travaux se feront sans qu'il vous en coûte
ni soucis , ni peines ; ma femme vous soignera ,
mes enfans vous amuseront , vous caresseront , &.....

30 L'HEUREUSE RENCONTRE,
V I N C E N T.

Tout beau, tout beau donc, Monsieur Valentin! mais c'est un plaisir de vous laisser agencer vos flûtes. Vous prenez la dot, vous épousez la fille, vous avez des enfans; & moi donc, moi? Vous me comptez pour rien? C'est un zéro en chiffre que maître Vincent? Et non, non, ce n'est pas un zéro : vous n'aurez pas Laurence; je l'ai mis là, vous ne l'aurez pas.

V A L E N T I N.

Vous ferez son malheur, vous ferez le mien : je l'aime, elle m'aime, Monsieur Vincent.

V I N C E N T.

C'est une impertinente de vous aimer sans ma permission; & vous êtes un mal-avisé de vous être fait aimer, sans m'en parler. Vous ferez tous les deux pénitence de votre sottise.

V A L E N T I N.

Je vous en conjure à genoux par ce que vous aimez le plus; ne nous séparez pas, ne nous faites pas mourir de chagrin, Monsieur Vincent.

(Il se jette à genoux.)

V I N C E N T, *attendri.*

Mordienne!.... non..... vous ne me gagnerez pas..... &..... O le Gille! qui se met aux genoux des gens pour avoir une femme. Fi, fi, fi, le nigaud!

V A L E N T I N.

Corbieu! Monsieur Vincent, c'est bien vilain de vous moquer comme cela d'un malheureux : si vous n'étiez pas le pere de Laurence, je vous....

V I N C E N T.

Qu'est-ce que vous feriez?

Si je ne retenois mon courage, je crois que je vous étrangleroïis.

V I N C E N T.

Tu m'étrangleroïis!.... il ne s'en faut de rien que je ne te..... J'allois me laisser fléchir, mais.... tu m'étrangleroïis!... je te donnerai ma fille, va!.... J'aimerois mieux que les fièvres quartaines.....

V A L E N T I N.

Ah! Monsieur Vincent, c'est un moment de vivacité; je vous en demande pardon, ne me refusez pas pour votre gendre.

V I N C E N T.

Moi, devenir ton beau-pere pour.....

V A L E N T I N.

Monsieur Vincent, encore une fois, je vous demande pardon de mon emportement; excusez moi, je n'y étois plus, la colere m'avoit fait perdre l'esprit.

V I N C E N T.

Ah! tu me demandes pardon! je te pardonnerai, mais quand tu me l'auras payé. Je te pardonnerai bien-tôt, peut-être. Bon jour, bon jour, Monsieur Valentin. (*à part.*) Patience, dans un moment..... mon garçon est là.

S C E N E XIII.

V A L E N T I N, *seul.*

JE suis bien malheureux! Dans l'instant où il se laissoit toucher.... Ah! maudite extravagance! Mais non, il me trompoit : cet homme a le cœur

32 L'HEUREUSE RENCONTRE,

plus dur qu'un caillou. Il auroit été fâché de ne pas me désespérer. Il a voulu me faire croire que je perdois sa fille par ma faute. Ah ! Laurence, si j'ai eu du plaisir à vous aimer, il me coûte cher ! Que ferai-je à présent ? Je n'ai plus, plus d'espoir. ~ Que lui dirai-je, quand je la verrai ? Dieu ! la voilà.

SCENE XIV.

VALENTIN, LAURENCE.

LAURENCE, *en courant.*

RETIREZ-VOUS, dans un instant vous reviendrez.

SCENE XV.

LE SERGENT, USTACHE,
LAURENCE, *qui se retire en faisant la révérence au Sergent.*

LE SERGENT.

SAIS-TU bien, la valeur, que ta sœur est jolie ?

USTACHE.

Oui.

LE SERGENT.

Mais très-jolie.

USTACHE.

Elle est assez bien.

LE SERGENT.

COMÉDIE.
LE SERGENT.

33

Comment allez bien ! Vous êtes modeste sur son chapitre, mon ami la Valeur ; & moi je vous dis que sans un certain air de timidité, ce seroit un bijou parfait.

USTACHE.

A la bonne heure. Je suis bien aise de vous entendre faire son éloge. Mais au moins, mon Sergent, pendant que vous serez chez nous, n'allez pas.... Je vous avertis que ni mon pere, ni moi n'y prendrions plaisir.

LE SERGENT.

La Valeur, j'ai toujours aimé à suivre les grands modèles : en garnison, nos Officiers sont libertins ; j'y suis volage : en campagne, ils sont perfides ; je suis trompeur : mais aujourd'hui que ton pere me donne l'hospitalité.... Je me souviens que l'Empereur César, dans une visite qu'il fit au Roi Charlemagne, ne voulut pas voir sa femme en face, de peur d'être tenté de sa beauté.

USTACHE.

C'est fort bien ressouvenu à vous. Mais César n'avoit pas regardé la Reine, & vous avez vu ma sœur qui est gentille.

LE SERGENT.

Cela offre des inconvéniens.

USTACHE.

Il y a moyen de les lever.

LE SERGENT.

Parle.

USTACHE.

Écoutez. Il faut faire une fin dans ce monde.

C

34 L'HEUREUSE RENCONTRE,
LE SERGENT.

Sans doute ; après ?

U S T A C H E.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; c'est un vieux dicton.

LE SERGENT.

Fort bien. Mais où en veux-tu venir ?

U S T A C H E.

Épousez Laurence.

LE SERGENT.

Laurence !

U S T A C H E.

Oui. Elle est jeune, belle, sage, & ma sœur ; par la corbleu ! vous pourriez faire plus mal.

LE SERGENT.

La Valeur, je puis de jour en jour devenir Officier, que ferois-je de ma femme ?

U S T A C H E.

Vous la laisseriez ici. Si vous preniez femme à la ville, j'en ai tant vu, que je ne vous conseillerois pas de voyager sans elle ; mais vous la prenez au village ; & cela devient différent.

LE SERGENT.

Mais, mon ami, il faut que l'épouse d'un Officier puisse paroître.

U S T A C H E.

Malepeste ! ma sœur est d'une figure à ne pas déshonorer un Major de Place.

LE SERGENT.

Tu ne me comprends pas : je veux te dire qu'il lui faut un état.

USTACHE.

Laurence est un des bons partis du canton ; & si vous faites ce mariage , en votre faveur mon pere se faignera.

LE SERGENT.

Ah ! la Valeur , j'ai trop vu ta sœur , & je sens bien que je finirai par l'épouser. Vois , parle à ton pere , arrange cela , & quand tout sera prêt , voilà ma main , j'en gratifierai cette belle enfant. O Amour ! Amour ! tu subjuguas Scipion , Caton , Pharamond , les quatre Fils Aymon ; & depuis la belle Hélène , qui fit ruiner Constantinople , jusqu'à la Fille de Maître Vincent , qui me fera peut-être quitter le Régiment , tous les Guerriers ont passé par tes mains.

USTACHE.

Ainsi voilà donc qui est fait ?

LE SERGENT.

Voilà qui est fait. Je sacrifie à ta sœur....

USTACHE.

Oh ! ça , je vais faire part de tout à mon pere , & je compte l'engager à consentir.

LE SERGENT.

Il est inutile d'en parler à Laurence ; sûrement elle m'adorera.

USTACHE.

Tout coup vaille : au moins les filles de village ne savent point encore avoir de volonté ; elles obéissent à leurs parens.

36 L'HEUREUSE RENCONTRE,
LE SERGENT.

J'apperçois ma jeune Divinité.

SCENE XVI.

LE SERGENT, USTACHE,
LAURENCE.

LE SERGENT.

BON jour, la belle Poulette.

LAURENCE.

Je vous souhaite le bon jour, Monsieur. Mon
pere vous attend, mon frere.

USTACHE.

Laurence, voilà mon Sergent qui te trouve bien
aimable.

LAURENCE.

Il a bien de la bonté.

LE SERGENT.

Sûrement, ma petite mere, je vous proteste que
jamais Pierre de Provence n'aima mieux la belle
Maguelone; & que....

LAURENCE.

Vous me faites trop d'honneur.

LE SERGENT.

Et du plaisir? Vous n'en dites rien.

LAURENCE.

C'est que cela ne m'en fait point.

COMÉDIE.
LE SERGENT.

37

O pudeur, pudeur !

U S T A C H E.

Allons, allons, ne laissons pas impatienter mon
pere.

LE SERGENT.

Adieu, belle inhumaine ; nous boirons à votre
santé.

S C E N E XVII.

L A U R E N C E, *seule.*

PENDANT le temps qu'ils boiront, je pourrai
parler un peu à mon aise avec Valentin. Hélas !
dans quel état vais-je le mettre ! Ah ! nous sommes
tous deux bien à plaindre ! J'entends le bruit des
feuilles ; sûrement c'est lui : c'est lui-même.

S C E N E XVIII.

L A U R E N C E, VALENTIN.

V A L E N T I N.

TOUT est perdu, ma chere Laurence.

L A U R E N C E.

Tout est perdu, mon cher Valentin.

V A L E N T I N.

Votre pere a rejeté toutes mes propositions, &
nous avons eu.... Je n'ose vous tout avouer.

C iij

38 L'HEUREUSE RENCONTRE,

L A U R E N C E.

Mon frere ne veut pas seconder mon inclination pour vous; & de plus il m'a proposé.... Je n'ai pas la force de vous dire le reste.

V A L E N T I N.

A quoi serviroit de nous rien cacher? Nous n'en ferons pas moins misérables. J'ai eu une dispute terrible avec votre pere; il ne veut plus entendre parler de moi.

L A U R E N C E.

Vous avez raison, il faut tout dire. Non-seulement mon frere refuse de me servir en agissant pour vous; mais même il a dit à ma mere qu'il m'en faudroit accepter un autre.

V A L E N T I N.

O Ciel! un autre! Ah! Laurence.

L A U R E N C E.

Vous me déchirez le cœur.

V A L E N T I N.

Un autre! Je suis au comble de l'infortune Ah! Dieu! vous l'a-t-on nommé?.... Jamais, non, jamais je ne pourrais supporter de vous voir la femme d'un autre. Je vais abandonner le pays; je m'en irai le plus loin que je pourrai.

L A U R E N C E.

Ah! Valentin.

V A L E N T I N.

Je ne vous verrai pas triste; vous ne me verrez pas périr de chagrin. Donnez-moi votre main, que je la serre, que je la baise; c'est pour la dernière fois. Adieu, Laurence.

SCENE XIX.

VINCENT, USTACHE, VALENTIN,
LAURENCE.LAURENCE, *sans voir son pere, ni son frere.*

C'EST pour la dernière fois!....

VALENTIN,

Je puis bien vous embrasser, n'est-ce pas?
(*Il l'embrasse.*)

USTACHE.

Comment! million de bombes!....

LAURENCE.

Ah! Dieu! c'est mon frere. (*Elle se sauve
dans la maison.*)

SCENE XX.

VINCENT, USTACHE, VALENTIN.

USTACHE.

VA te cacher, effrontée; va, tu as raison de
te sauver.

VALENTIN.

Oh! c'est bien innocemment, Monsieur Ustache,
& vous ne devez pas vous en fâcher.

USTACHE.

Qu'est-ce que c'est? Je ne dois pas m'en fâcher!

C iv

40 L'HEUREUSE RENCONTRE,

il me plaît de m'en fâcher. Connoissez-vous cet insolent-là, mon pere ?

V I N C E N T.

Oh! c'est un fort joli garçon, je t'assure : tantôt, parce que je lui ai refusé ta sœur, il vouloit m'étrangler.

U S T A C H E.

Étrangler mon pere ! embrasser ma sœur ! & je n'échinerois pas ce maroufle-là ! Mort non d'un tonnerre !

V A L E N T I N.

Monsieur Ustache, tenez-vous tranquille : je ne suis pas content ; je me soucie de vivre dans ce moment-ci, comme de cela ; ne vous exposez pas ; vous êtes le frere de votre sœur ; je serois fâché de vous faire du mal ; mais je ne vous crains pas.

U S T A C H E.

Et crois-tu que je te craigne, moi ? Un Soldat de Sa Majesté ! Maugrebleu ! double maraud ! je ne fais qui me tient de te.....

V I N C E N T.

Doucement, Ustache.

V A L E N T I N

Jarni ! si mon frere, qui est à l'armée, étoit ici. vous ne me parleriez pas comme vous faites, entendez-vous ?

U S T A C H E.

Et que feroit-il, ton pere ; ton frere ; quand ils feroient cinquante ?

V A L E N T I N.

Il me donneroit son épée, & nous verrions.

USTACHE.

Diable !.... vous avez du cœur , Monsieur Valentin ; eh ! bien tant mieux. Il y a moyen d'avoir une épée ; enrôlez-vous dans le Régiment.

VALENTIN.

Non ; après la maniere dont vous avez traité votre sœur , je ne veux pas servir avec vous.

USTACHE.

Vous ne voulez pas ?

VALENTIN.

Non.

USTACHE.

Vous faites le mutin ? Vous vous engagerez , ou vous quitterez le village , & nous verrons qui mangera le lard.

VALENTIN.

Vous me menacez ? je ne ferai ni l'un ni l'autre.

SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, Madame
VINCENT.

Madame VINCENT, *qui paroît sur la porte.*

VINCENT, Vincent ! votre fille qui vient de se trouver mal.



S C E N E XXII.

VALENTIN, USTACHE, VINCENT.

(*Ils courent vers la Maison.*)

U S T A C H E , *repoussant Valentin.*

Q U'EST-ce que vous voulez ? Nous n'avons pas besoin de vous.

V A L E N T I N .

Ah ! Monsieur Ustache , laissez-moi la voir ; je m'engagerai avec vous , je vous le promets.

S C E N E XXIII.

Les Acteurs précédens , LE SERGENT.

L E S E R G E N T .

C E n'est rien , la Valeur : on lui a jetté de l'eau sur le visage ; elle revient : ne vous effrayez pas.

V A L E N T I N , *à Ustache & à Vincent.*

Je vous en prie , que je la voye , je m'engagerai.

V I N C E N T .

Laissons-la lui voir , mon fils , pourvu qu'il signe son engagement avant.

V A L E N T I N .

Donnez , donnez , je signerai.

U S T A C H E .

Mon Sergent , voilà un jeune homme qui veut s'engager ; faites-lui son engagement tout de suite.

LE SERGENT.

Ah! ah! mais il est d'une jolie figure; c'est fort bien fait. Eh bien, mon ami, tu veux t'engager?

VALENTIN.

Oui, sur le champ.

LE SERGENT.

Oh! oh! peste! il est bien déterminé. Combien veux-tu d'engagement?

VALENTIN.

Rien.

LE SERGENT.

Rien!

VALENTIN.

Dépêchez-vous, c'est tout ce que je vous demande.

LE SERGENT.

Quel âge as-tu?

VALENTIN.

Vingt ans.

LE SERGENT.

Quels lieux t'ont vu naître?... d'où es-tu?

VALENTIN.

De Varicourt.

LE SERGENT, étonné.

De Varicour! Y connois-tu.....

VALENTIN, brusquement.

Oui, Monsieur. (*A mi-voix.*) Le Ciel te confonde avec tes lanterneries.

LE SERGENT, *A Ustache.*

Que dit-il entre ses dents?

44 L'HEUREUSE RENCONTRE,

V A L E N T I N.

Je vous donne au Diable, avec vos questions.

L E S E R G E N T.

Tu es bien impudent de parler de la sorte à un
Sergent.

U S T A C H E.

Il a quelque raison de s'impatientser.

L E S E R G E N T.

Mais encore faut-il que je fasse les demandes nécessaires, que je sache son âge.

V A L E N T I N.

Vingt ans : je vous l'ai dit.

L E S E R G E N T.

Son pays.

V A L E N T I N.

Varicourt ; puisqu'il faut tout vous répéter.

L E S E R G E N T.

Son nom.

V A L E N T I N.

Valentin Raimond.

L E S E R G E N T.

Eh, c'est mon frere !

U S T A C H E, V I N C E N T, *ensemble.*

Lui, votre frere !

V A L É N T I N.

Moi, votre frere !

L E S E R G E N T, *lui sautant au cou.*

Oui, mon cher Valentin, je suis ton frere aîné,

Guillaume Raimond. L'heureuse rencontre! Comment se porte notre pere?

V A L E N T I N.

Il se porte bien. Nous lui avons causé bien des peines!

L E S E R G E N T.

Nous allons les réparer, c'est mon dessein. Mais toi, par quel hazard te trouvé-je ici? Pourquoi as-tu quitté la maison paternelle & tes Dieux Pénates?

V A L E N T I N.

Vous saurez tout. Faites ma paix avec Monsieur Vincent, & laissez-moi aller voir sa fille.

L E S E R G E N T.

Aller voir sa fille! Sais-tu bien, mon cher petit frere, que cette fille & moi nous devons être unis par les nœuds de l'hymen?

V A L E N T I N.

Quoi? qu'est-ce que vous dites?

L E S E R G E N T.

Je dis que Laurence m'est promise, & que je dois l'épouser.

V A L E N T I N.

Ah! mon frere, mon cher frere; n'empoisonnez pas le plaisir que j'ai de vous revoir. J'adore Laurence; je donnerois avec joie tout mon sang pour elle; ne m'arrachez pas mon bonheur, ne me faites pas détester la vie, vous haïr, me haïr moi-même. Encore une fois, faites ma paix avec Monsieur Vincent, pour que j'aie me jeter aux genoux de ma chere Laurence.

L E S E R G E N T.

Ah! le petit enchanteur! Il m'en coûte.... mais t'aime-t-elle?

Oui.

L E S E R G E N T.

Allons, je te la cede..... où cours-tu? Voilà la mere qui l'amene ici pour lui faire prendre l'air.

SCENE XXIV. & dernière.

Les Acteurs précédens, Madame
VINCENT, LAURENCE.

L E S E R G E N T.

OH! ça, Monsieur Vincent, vous voyez tout ce qui vient de se passer; il faut vous laisser vaincre en faveur de Valentin; c'est mon frere : à ce titre, il mérite quelque chose. Mon ami la Valeur est certainement de mon avis; j'espere qu'il se joindra à moi, & que....

U S T A C H E.

Dès que c'est votre frere, ceci change bien la thèse. Mon pere, j'ai des obligations à mon Sargent. Il faut.....

V I N C E N T.

Je t'entends. Nous verrons. Je suis raisonnable.

V A L E N T I N.

Ah! Monsieur Vincent! (*Il l'embrasse & court à Laurence.*) Ma chere Laurence! Voilà mon frere. Tout est changé. Votre pere consent. J'ai trop de joie, je ne puis pas parler.

Madame V I N C E N T.

Tenez, mon mari, je suis bien-aîsé que vous foyez

décidé; vous ne pouvez mieux faire. Car, Monsieur, (*Au Sergent.*) sans dire mal de vous, c'est un bon enfant que votre frere, qui rendra notre fille heureuse, & qui....

V I N C E N T.

Et qui.... Que vas-tu leur conter-là? C'est bon, c'est bon. Oh! ça, Monsieur Valentin, en considération de Monsieur votre frere, qui est Sergent dans le Régiment de mon fils, je vous donne Laurence; mais c'est à une condition, Monsieur le Sergent.

L E S E R G E N T.

Que desirez-vous de moi?

V I N C E N T.

Ustache m'a dit que vous étiez un drôle de corps.

U S T A C H E, *bas, le tirant par la manche.*

Il ne faut pas dire cela, mon pere.

V I N C E N T.

C'est-à-dire, un homme tout ridicule... qui faifiez rire les autres.

U S T A C H E, *bas & frappant du pied.*

Eh! morbleu, c'est encore pis.

V I N C E N T, *se retournant vers Ustache, & d'un ton fâché.*

Mais qu'est-ce que cela signifie? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends m'apprendre à m'expliquer? Je te trouve un drôle de corps toi-même; il me sera permis de te le dire, peut-être.

L E S E R G E N T.

Il a tort: je ne m'offense pas des expressions grossieres des hameaux. Que puis-je pour vous? dites.

48 L'HEUREUSE RENCONTRE,
V I N C E N T.

Je voudrois que vous me fîssiez un conte pour me faire rire, car il m'a dit que vous étiez tout-à-fait plaissant.

V A L E N T I N.

Mon frere, soutenez votre réputation.

L E S E R G E N T.

Volontiers : écoutez. Il y avoit une fois un Roi.....

U S T A C H E.

Et une Reine.....

L E S E R G E N T.

Nenni, pas cette fois : c'étoit un Roi tout seul. Il avoit une fille dont le nez étoit court, court, on ne le voyoit presque pas. Cette fille.... étoit une fille.

V I N C E N T.

Oui.

L E S E R G E N T.

Elle avoit donc son pere, son pere avoit eu une femme; cette femme avoit un frere, Roi d'un autre Royaume; ce frere avoit un fils.

U S T A C H E.

Ce qui m'en plaît, des contes de mon Sergent, c'est qu'ils durent.

V I N C E N T.

Paix donc, Ustache.

L E S E R G E N T.

Ce fils avoit le nez long, long, qui ne finissoit plus. Attendez, non, je me trompe; c'est la fille qui avoit le nez long, & le Prince avoit le nez court. Pour revenir : il étoit décidé, dès leur naissance, que

que l'on marieroit le Prince avec la Princesse, aussitôt qu'ils seroient en âge. Or, ils se ressembloient tous les deux par l'esprit; ils étoient bien malins, bien mordans; ils se moquoient de tout le monde, & croyoient que, pour être beau, il falloit avoir le nez fait comme le leur. Il n'étoit pas sûr de les contrarier là-dessus, parce qu'on avoit eu grand soin de les gâter. Et puis, personne ne les aimoit : qui leur auroit dit la vérité? Cependant, le temps de la conclusion du mariage vint; la Princesse avertie, se rengorge & part. En chemin, elle critiquoit chacun de plus belle; & le Prince, en l'attendant, étoit aussi plus caustique qu'à l'ordinaire. Enfin, la future arrive, on vole au-devant d'elle, les deux époux se voient.

V I N C E N T, *riant.*

Ah, ah, ah, comme ils furent attrapés!

L E S E R G E N T.

Grand Dieu! qu'il est camus! dit la Princesse. Juste Ciel! elle a un pied de nez, dit le Prince. Les Courtisans rioient tout bas d'une aventure qui auroit fait plaindre les nouveaux mariés, sans leur caractère; car au bout de tout, cela étoit fâcheux: mais on ne fit qu'en rire, comme je vous disois, & on retint leurs exclamations qui passèrent en proverbes. Depuis, on ne manque pas de les appliquer à tous ces gens qui se font toujours de fête sur ce qui les regarde, & qui s'attendent à tous les succès qu'ils n'obtiennent pas.

V I N C E N T.

C'est bien, Monsieur le Sergent. Ainsi, ceux qui ne prétendent à rien, n'ont rien à craindre.

L E S E R G E N T.

Oh! si : on veut croire qu'ils prétendent, & on dit d'eux l'une ou l'autre moitié du proverbe.

D

50 L'HEUREUSE RENCONTRE,
V I N C E N T.

En ce cas, ceux qui veulent croire méritent les
deux moitiés ensemble.

F I N.

NB. Le Privilége se trouve à L'ORPHELIN
ANGLOIS, Drame, en trois Actes, en Prose.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû, par ordre de Monsieur le Lieutenant-
Général de Police, *l'Heureuse Rencontre*, Comé-
die, & je crois qu'on peut en permettre l'impres-
sion. A Paris ce 19 Mars 1771.

M A R I N.